

Clowns nouveau genre *Mammouth et Maggie*

Élizabeth Plourde

Number 101 (4), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26291ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Plourde, É. (2001). Review of [Clowns nouveau genre : *Mammouth et Maggie*]. *Jeu*, (101), 18–20.

Clowns nouveau genre

D'emblée, on se demande sur quelle planète on a atterri ; la minuscule scène devant nous est complètement nue, à l'exception d'une sorte de renflement sortant de terre, tertre perdu dans l'immensité d'un champ de vide, un mamelon à la *Oh les beaux jours* poussé là par hasard. Mais qui peut bien avoir envie de vivre dans ce coin perdu où la seule attraction semble être un petit monument érigé à l'absurdité ?

Réponse : deux zigotos colorés, fleurons des spécimens les plus remarquables de clowns de théâtre, j'ai nommé l'ineffable Mammouth et la très pétulante Maggie.

Fortes de leur alliance avec le Théâtre Périscope, les Productions Préhistoriques se payent ici un pied de nez monumental à tous ceux qui prédisent ponctuellement la mort du clown au Québec. Sous l'habile direction de Marc Doré, Véronika Makdissi-Warren et Jacques Laroche poussent l'art de la pantalonnade à un haut niveau, incarnant un duo de bouffons attachants, s'y glissant comme dans une seconde peau, ressorts aux pieds et tête larguée dans les nuages. Les choses ont évolué depuis la première représentation de *Mammouth et Maggie* en 1999. La seconde version apparaît plus épurée, débarrassée du superflu dont on se passe sans regret. Exit le traditionnel nez rouge, les fringues multicolores et le maquillage outrancier. Les vêtements, bien qu'extravagants, se rapprochent d'assez près de la mode qu'on retrouve chez nos ados : deux chemisiers, une robe, un veston et un pantalon s'empilent sur le corps frêle de Maggie, tandis que son compagnon flotte dans un large pardessus de clochard élimé, d'inspiration Sol. Dès l'entrée en scène des deux protagonistes, nous sommes propulsés dans un monde hautement cartoonesque, témoins du petit drame qui se jouera devant nos yeux.

Prouesse clownesque

Mammouth et Maggie ont, l'un pour l'autre, une tendre affection. Malheureusement, l'amour ne s'avère pas suffisant pour freiner l'ardeur de celui qui a l'âme d'un pigeon voyageur. Mammouth est séduit par les promesses d'un ailleurs fascinant, mais Maggie s'accroche désespérément à lui pour l'empêcher de partir, effrayée par la menace de la solitude. Mielleuse, elle use de tous ses charmes. « Tu peux partir si tu veux. Tu peux rester aussi. T'es libre. » Que se passe-t-il lorsque l'un devient un boulet pour l'autre ? L'évocation d'un futur à deux s'avère terrifiante quand les chemins divergent, et la fatigue du voyage n'est pas sans rappeler l'épuisement des personnages de Réjean Ducharme, Inès et Inat, dans leur quête pour rentrer « à la maison ». Maggie baisserait-elle les bras devant les rêves démesurés de Mammouth ? *Over her dead body* !

Plutôt que de s'enliser dans le sol comme le fait Winnie, nos deux clowns tournent autour de leur butte, discutent, argumentent, soudoient, menacent et cajolent avec

Mammouth et Maggie

TEXTE DE TONY CONTE, MARC DORÉ, HUGUES FRENETTE, JACQUES LAROCHE ET VÉRONIKA MAKDISSI-WARREN. MISE EN SCÈNE : MARC DORÉ ; DÉCORS ET COSTUMES : SHARON SCOTT ; ÉCLAIRAGES : CHRISTIAN FONTAINE ; MUSIQUE : PASCAL ROBITAILLE. AVEC VÉRONIKA MAKDISSI-WARREN (MAGGIE), JACQUES LAROCHE (MAMMOUTH) ET PASCAL ROBITAILLE (MUSICIEN). SPECTACLE DES PRODUCTIONS PRÉHISTORIQUES, PRÉSENTÉ AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 13 MARS AU 7 AVRIL 2001.



Mammoth et Maggie

(Productions Préhistoriques, 2001). Sur la photo :

Véronika Makdissi-Warren
et Jacques Laroche.

Photo : Louise Leblanc.

agilité, force mimiques, gestuelles acrobatiques et drôleries des plus diverses pour nous convaincre. Le public se délecte de la grande simplicité des comédiens. Pour Véronika Makdissi-Warren, le personnage de clown est, en quelque sorte, une seconde nature qu'elle revêt avec un naturel peu commun. Déjà, dans *Histoires minimales*¹ de Javier Toméo, spectacle également présenté en collaboration avec le PÉRISCOPE, la jeune comédienne nous prouvait sans l'ombre d'un doute son talent pour le loufoque et le grotesque, tout en demeurant authentique et touchante. Aussi balourd que sa compagne est vive, Jacques Laroche, de par sa démarche et sa voix à la fois grave et chantante, a la douceur du rêveur solitaire égaré dans ses idées de grandeur. Jeune, il irradie grâce à l'idéal qui le porte. Vieux, il se rattache à ses illusions passées, convaincu d'être encore en mesure d'atteindre son Eldorado. Le numéro d'acteur qu'ils nous livrent est parfaitement réussi, soutenu par le très talentueux Pascal Robitaille, homme-orchestre et grand manitou du gazou, qui fait preuve d'un excellent sens de l'à-propos en ponctuant faux-pas, grimace et culbute. On ne peut passer sous silence l'extrait du western spaghetti, mimé par une Maggie Eastwood et bruité à l'aide des instruments les plus farfelus ; on rigole ferme.

J'ajoute cependant un petit bémol. Le texte qui nous est livré, s'il comporte plusieurs qualités fort intéressantes, ne facilite pas nécessairement la tâche

aux comédiens qu'il semble parfois embarrasser plus qu'autre chose. Il ne saurait prétendre à plus d'éloges sans quelques retouches destinées à l'alléger ainsi qu'à enrayer redondances et maladresses. À mon sens, le geste et l'émotion parlent d'eux-mêmes. Sans pour autant rejeter l'intensité de l'histoire qui nous est racontée ni l'efficacité du discours, on s'attarde avec beaucoup plus d'intérêt à ce que nous communiquent les comédiens : désarroi, peine, tendresse, compassion, humanité (pour des clowns, c'est tout dire !). Malheureusement, le texte ne se montre pas à la hauteur des promesses comiques et du dynamisme corporel que déploient les comédiens pour lui donner vie.

Éminence grise de la pantomime au Québec, Marc Doré s'est entouré ici de jeunes gens ouverts à la nouveauté, souples dans leur corps et dans leur esprit, mais surtout prêts à relever le défi qu'impose l'art clownesque. Retenez bien leurs noms, ce sont les bouffons de demain. **J**

1. Pour un compte rendu de ce spectacle, voir l'article d'Élizabeth Plourde, « Cirque grotesque » dans *JEU* 98, 2001.1, p. 97-99. NDLR.

Morceaux de vie réelle

Il y a des spectacles qui partent gagnants grâce à un bon sujet. D'autres, avec des thèmes plus classiques, réussissent à nous émouvoir grâce à la force d'un texte, à la performance des acteurs ou à la pertinence d'une lecture scénique, etc. Avec *les Étoiles d'Angus*, on peut affirmer d'emblée que cette production des Gens d'en bas aborde un foutu bon sujet, rafraîchissant s'il en est, qui nous change des sempiternels mêmes thèmes de la dramaturgie québécoise actuelle. Quel est ce sujet qui me plaît tant dans cette pièce ? C'est celui de l'artiste qui cherche à faire de son art le reflet d'un milieu. En fait, *les Étoiles d'Angus* racontent une tranche importante de notre histoire théâtrale contemporaine dont plus personne ne parle : le théâtre populaire qu'ont développé chez nous le Grand Cirque Ordinaire, le Théâtre Euh !, le

